



**HAL**  
open science

## Sultan el-Attrach, un symbole identitaire entre iconographie officielle et communautaire

Cyril Roussel

► **To cite this version:**

Cyril Roussel. Sultan el-Attrach, un symbole identitaire entre iconographie officielle et communautaire. Villes et Territoires du Moyen-Orient, 2006, 2, 18 p. halshs-00431704

**HAL Id: halshs-00431704**

**<https://shs.hal.science/halshs-00431704>**

Submitted on 12 Nov 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Sultan el-Attrach, un symbole identitaire entre iconographie officielle et communautaire

Cyril Roussel<sup>1</sup>

## Introduction :

D'après les analyses les plus éculées sur le pouvoir en Orient, contrôler un espace revient souvent à en contrôler ses principaux représentants locaux de leur vivant. Mais, pour s'assurer la pleine reconnaissance, l'Etat peut avoir recours à d'autres subterfuges comme par exemple chercher à contrôler leur image après leur mort ... L'ouvrage de S. Valter<sup>2</sup> a montré comment le régime d'Hafez el-Assad à chercher « à légitimer par un certain type de discours symbolico-historique son origine musulmane hétérodoxe et son monopole du pouvoir dans un environnement majoritairement sunnite ». L'auteur met en évidence la lecture politique de l'histoire syrienne faite par le régime et l'utilisation des représentations du passé dans le but du renforcement de sa légitimité.

« La nature assez étroitement communautaire du pouvoir syrien sera en ce sens considérée comme relativement déterminante pour, outre le contrôle des institutions, la production du discours historique et la manipulation symbolique. L'un des enjeux primordiaux consiste en effet à donner de l'arabité et de l'islam une image permettant au régime de renforcer sa propre légitimité »<sup>3</sup>.

La problématique de la légitimité religieuse du régime syrien de nature communautaire alaouite n'est pas l'objet de notre propos. Nous rechercherons plutôt les moyens mis en œuvre par le pouvoir pour s'imposer dans un territoire communautaire : le Djebel druze<sup>4</sup>. En tant que géographe, nous nous intéresserons ici aux manifestations du pouvoir politique sur l'espace dans cette marge communautaire qu'il s'efforce de contrôler. Afin d'y parvenir, nous proposons d'analyser les stratégies politiques, les événements commémoratifs et des discours construits, à posteriori, autour de la mort de l'ancien leader de la communauté druze de Syrie.

## 1. Le *za'im* : un personnage historique et un symbole identitaire

Si un homme incarne parfaitement l'image de la montagne druze, il s'agit bien de Sultan Bacha el-Attrach, chef militaire des Druzes du Djebel durant presque tout le XX<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. A la fin de l'époque ottomane (seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle), les Druzes dominent militairement le Djebel. Les bédouins sont tenus à distance, les forces impériales sont incapables de soumettre la région malgré de multiples tentatives : la communauté y est souveraine. Chaque grande famille (véritable clan « féodal »), dominante sur son fief, est potentiellement mobilisable derrière les Attrach lorsque la communauté est menacée. Cette organisation militaire qui donne aux Attrach un rôle majeur, est à l'origine du poids politique de cette famille, un poids qu'elle a conservé jusqu'à aujourd'hui. Sultan Bacha el-Attrach, chef de la maison d'Al-Qrayya, a commandé, durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, les troupes druzes lorsque la communauté était menacée.

---

<sup>1</sup> Doctorant Citeres Tours, boursier IFPO Damas.

<sup>2</sup> VALTER S., 2002 : *La construction nationale syrienne. Légitimation de la nature communautaire du pouvoir par le discours historique*. CNRS Editions, Paris, 399 p.

<sup>3</sup> VALTER S., 2002 : op. cit., p. 8.

<sup>4</sup> Le Djebel Druze (ou Djebel el-Arab) est une des quatorze provinces de la République Arabe Syrienne. Elle est peuplée à près de 90 % de Druzes et d'environ 10 % de Chrétiens. Largement approprié par les Druzes au cours d'un processus de territorialisation vieux de trois siècles, le Djebel est un espace cloisonné culturellement, pratiqué de manière quasi exclusive par les membres de la communauté druze du Sud syrien.

<sup>5</sup> Il est né en 1891 et mort en 1982.

Lors d'une visite dans un village druze de la montagne (Ura), notre interlocuteur, un fonctionnaire de l'administration, nous a déclaré :

« Ura était la capitale de l'émirat du Djebel sous les Turcs et jusqu'au Mandat. La maison Attrach d'Ura possédait le titre d'émir, reçu par les Ottomans, et dirigeait le Djebel politiquement. Le centre religieux principal était à Qanawat et l'Etat-major à Al-Qrayya entre les mains des Attrach également, mais d'une autre branche. Mais suite à la Grande Révolte de 1925-1927, c'est la maison d'Al-Qrayya qui domina. Sultan qui n'était qu'un chef secondaire à la fin de la première guerre mondiale, devint le chef militaire et politique de la communauté après la révolte. Tu vois, il avait engrangé un tel prestige en unifiant les chefs de clan. Depuis, Sultan a toujours été fidèle à ses engagements pour la nation arabe, la liberté et l'indépendance de notre communauté. Tu sais, les Druzes sont comme leur montagne et Sultan est comme le Djebel : c'est notre fierté, notre héros. Sans lui il n'y a pas d'identité »

(Entretien avec Walid, guide touristique, habitant d'Ura, mai 2002).

Sultan, chef de la famille des Attrach d'Al-Qrayya, est le personnage qui incarne le mieux la résistance et le courage druze, l'honneur communautaire et la sagesse de décision. Sa légende repose sur une histoire attestée, parsemée de faits d'armes héroïques et de comportements qu'il aurait eus et de paroles prononcées au cours de son existence. Ceci n'est pas sans rappeler, dans un tout autre contexte cependant et toutes proportions gardées, les *hadiths* du Prophète. Sultan représente un lien historique entre la fin de l'époque ottomane, durant laquelle il a combattu contre les forces turco-allemandes<sup>6</sup>, l'époque mandataire, durant laquelle il s'est illustré comme le chef de la Grande Révolte contre les Français<sup>7</sup> et l'indépendance syrienne, qu'il a contribué à installer et qu'il a défendue contre les dictateurs militaires<sup>8</sup> (Choukri al-Kouatli en 1947 et Adib Chichâkli en 1954). Il est resté le chef respecté et le représentant, à la stature internationale de la communauté druze syrienne jusqu'à sa mort. F. Lallier<sup>9</sup>, à partir de l'exemple libanais et des figures emblématiques de Kamel Joumblatt et de son fils Walid, nomme cela « l'entretien de l'ordre symbolique ». Il explique que l'identité druze, reposant sur une religion secrète, se renforce lorsqu'elle est menacée. Le protecteur (ici le *za'im*) joue un rôle majeur dans ce processus communautaire car le facteur émotionnel est un moyen de pérenniser la construction identitaire druze<sup>10</sup>.

Sultan incarne l'image du chef protecteur mais aussi celle du sage. Pourtant il n'est pas un *shaykh* religieux. Mais, peu avant sa mort en 1982, il aurait reçu, de la part des chefs religieux du Djebel, la coiffe (le laffé) des *shaykh-s al-dîn* (*shaykh-s* spirituels) sans être initié à la religion druze, en signe de sa sagesse et de sa contribution pour la communauté. Cet acte symbolique permet en quelque sorte l'union en un seul homme du profane et du sacré, du politique et du religieux (*dunyâ* et *dîn*), les deux sphères constitutives de l'identité druze comme le rappelle I. Rivoal<sup>11</sup>. Cet élément est essentiel et d'une grande portée symbolique car

<sup>6</sup> « Jusqu'à la fin de la guerre, ce jeune chef (...) maintiendra, face aux Turcs, la cause des Alliés (...). [...] le 2 octobre 1918, c'est Soltan-el-Attrache qui, le premier des chefs druzes, (...) fit son entrée dans la grande cité musulmane (Damas)... » (p. 219), écrit N. Bouron. BOURON N., 1930 : *Les Druzes. Histoire du Liban et de la Montagne Haouranaise*. Editions Berger-Levrault, Paris, 424 p.

<sup>7</sup> BOKOVA L., 1990 : *La confrontation franco-syrienne à l'époque du Mandat : 1925-1927*. Editions L'Harmattan, Collection Comprendre le Moyen-Orient, Paris, 272 p.

<sup>8</sup> EL-HANAWI F.Q., 2000 : *Luttes entre liberté et oppression*. La Maison d'Aladin, Damas (en arabe). Dans cet ouvrage, l'auteur, officier druze, revient surtout sur le renversement du dictateur syrien Adib Chichâkli en 1954, auquel Sultan a largement contribué comme principal opposant et déclencheur d'une révolte insurrectionnelle à Sweida.

<sup>9</sup> LALLIER F., 1999 : « Liban : l'identité de la communauté druze du Chouf », *Maghreb-Machreck*, n° 165, p. 3-15.

<sup>10</sup> La guerre de la montagne du Chouf dans les années 1980, qui constitue l'un des épisodes sanglants des « événements du Liban », tout comme la thèse du complot maronite ou sioniste, sont des éléments contemporains structurant l'imaginaire politique druze.

<sup>11</sup> RIVOAL I., 2000 : *Les Maîtres du secret. Ordre mondain et ordre religieux dans la communauté druze en Israël*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 432 p.

traditionnellement et habituellement, les deux sphères (pouvoir politique et pouvoir spirituel) ne se mélangent jamais. Par ce geste des chefs religieux, dont le centre spirituel se trouve à Qanawat pour le Djebel, l'œuvre de Sultan est donc reconnue comme méritoire pour l'ensemble de la communauté druze du Djebel. Ces paroles nous furent rapportées par un *shaykh* spirituel (à Sahwet el-Blata) au sujet de la conduite exemplaire de Sultan. Des propos assez similaires nous furent tenus par Jamel el-Attrach (membre de la famille Attrach de Diebien), un cousin de Sultan.

« En se retirant en Jordanie lors de la répression de 1954<sup>12</sup>, alors que le Djebel était assiégé par les troupes syriennes gouvernementales, il a refusé de se battre contre ses propres « enfants »... Les jeunes incorporés dans l'armée syrienne étaient aux ordres du dictateur... Certains étaient des Druzes de Sweida ».

(Entretien avec Jamel, ingénieur, Sweida, octobre 2003).

Sultan est devenu de son vivant l'emblème de la communauté druze de Syrie, véritable référent identitaire incontesté. L'iconographie de Sultan est également omniprésente dans le Djebel et bien au-delà<sup>13</sup>, car c'est lui qui a incarné le rôle du protecteur (*za'im*). Ainsi, les portraits du chef druze syrien ornent généralement les *madhafa*-s, ces salles de réception dans les demeures druzes : les peintures ou photographies, accrochées aux murs, le représentant attestent du respect et de la fierté des Druzes de Syrie envers cet homme et du rôle central qu'il joue dans l'affirmation identitaire. Il est également représenté statufié soit sous forme de monuments comme à Sweida (planche photographique n° 1, vue n° 2) et dans le Golan (à Majdel Chams) ou sous celle de bustes chez les particuliers<sup>14</sup>. Enfin, il apparaît régulièrement dans les demeures aux côtés des membres de la maisonnée pour une « photo de famille » ou à côté des *shaykh*-s religieux (planche photographique n° 1). La vue n° 1 est emblématique de l'identité druze : elle montre l'union du chef protecteur (le *za'im*) et des *shaykh*-s spirituels, du mondain et du religieux (*dunyâ* et *dîn*). Vénéré surtout comme un sage par les membres du groupe, il fait encore aujourd'hui l'objet d'un véritable culte de la personnalité dans le cœur des habitants de la province.

Pour toutes ces raisons, sa mémoire sera courtisée par le pouvoir après sa mort, en tant que représentant métaphorique de l'ensemble de la communauté du Djebel druze et symbole du nationalisme.

---

<sup>12</sup> Répression orchestrée par les troupes gouvernementale de Chichâkli. Avant d'être bombardée, la région avait été assiégée et de nombreux leaders de l'opposition arrêtés parmi lesquels le fils de Sultan, Mansour. Plusieurs combats se sont déroulés entre les partisans druzes et l'armée régulière qui avait l'ordre de capturer Sultan el-Attrach.

<sup>13</sup> Ce type de représentation iconographique, ainsi que le portrait du leader druze Sultan el-Attrach sont visibles dans l'ensemble des lieux d'implantation druze en Syrie mais uniquement dans l'espace privé (Djebel Soumak vers Idlib, banlieue de Damas, Djebel Shaykh).

<sup>14</sup> Sultan a inspiré de nombreux artistes locaux druzes. Un sculpteur de Shahba a travaillé un bloc de basalte d'environ trois mètres de haut pour confectionner une œuvre colossale. Un artiste de Sweida, à l'aide de moules, fabrique des bustes en plâtre de Sultan.

Planche photographique n° 1 : Sultan el-Attrach, élément de la construction identitaire des Druzes syriens



Vue n° 1 : madhafa Abu Fadel (Sweida), Sultan et les shaykh-s al-din



Vue n° 2 : la statue de Sultan édifée dans les années 1950 (Sweida)



Vue n° 3 : madhafa Courbage (Jeramana)



Vue n° 4 : Sultan et le Général De Gaulle (années 1940)



Vue n° 5 : les portraits de Sultan et de son frère Zayd (Al-Qrayya)



Vue n° 6 : discours d'un notable druze sous le portrait de Sultan (Al-Qrayya)

*(Clichés : Roussel C., 2003)*

## **2. Occupation de la scène identitaire : l'exemple de la commémoration de la mort du leader druze**

Dans sa recherche de contrôle des espaces périphériques, de ses habitants et de leurs représentations, le régime tente d'investir la sphère identitaire et symbolique de la population locale. Dans le cas de la population druze du Djebel, l'ère Hafez el-Assad (1970-2000) est marquée par de nombreux exemples prouvant la volonté du pouvoir de minimiser l'identité communautaire régionale afin de l'intégrer dans la sphère du nationalisme arabe et la fusionner dans celle de l'appartenance aux valeurs prônées par le courant politico-idéologique ba'thiste. La valeur symbolique de la personnalité la plus charismatique des Druzes de Syrie, Sultan Bacha el-Attrach, est elle-même l'instrument de ce jeu du pouvoir.

### **a. La mort de Sultan : enjeu identitaire et desseins politiques**

Il y a plus de vingt ans, le 26 mars 1982, disparaissait la personnalité la plus charismatique du XX<sup>e</sup> siècle pour les Druzes de Syrie : Sultan Bacha el-Attrach. Représentant le plus illustre de la famille druze Attrach de la province de Sweida<sup>15</sup>, il était surtout respecté pour ses faits d'armes héroïques lors du soulèvement qu'il dirigea contre la puissance française mandataire dans les années 1920 et pour son engagement au sein de sa communauté lors de la période de l'indépendance. Il fut un combattant de la cause nationale et en même temps un leader druze influent pour l'ensemble de sa communauté dans les années difficiles de construction de la toute jeune nation syrienne juste après l'indépendance.

Mais dans un pays autoritaire comme la Syrie de l'ancien président Assad et de son successeur, son fils Bachar, seul le régime choisit ses icônes : Bassel, le fils défunt de l'ancien président, fut par exemple l'objet d'une fascination imposée et officialisée par le régime<sup>16</sup>.

L'image et la portée symbolique de la personne de Sultan allaient donc se retrouver au centre d'enjeux politiques et identitaires entre le pouvoir central, conformément à la production idéologique officielle, et une partie des membres de la famille Attrach : c'est à ce moment que le souvenir de cet homme, qui avait cherché de son vivant à dépasser les clivages confessionnels et les rivalités politiques, se trouve être l'objet d'un conflit de pouvoir, bien éloigné des idées qu'il est censé incarner. C'est cette bataille pour l'appropriation de la portée symbolique de cet homme que nous nous proposons d'analyser, à travers la cérémonie de commémoration de sa mort qui se déroule chaque année dans son village natal d'Al-Qrayya. Nous verrons, tout au long du texte qui suit, comment les acteurs cherchent à s'inscrire dans des lieux et surtout dans des temporalités différentes, afin de légitimer leur position respective.

### **b. Sultan : un leader druze à la stature nationale**

Le leader druze de la Grande Révolution de 1925-1927, orchestrée contre la puissance mandataire française, possédait une légitimité incontestable et incontestée sur l'ensemble du Djebel druze. Personne d'autre que lui n'avait réussi à unir la plupart des clans familiaux druzes de la montagne derrière un projet commun en ayant très tôt conduit sa communauté dans un combat moderne : celui pour la nation arabe syrienne indépendante. Il faut peut-être

---

<sup>15</sup> Il est du village d'Al-Qrayya à quelques dizaines de kilomètres au sud de Sweida.

<sup>16</sup> Bassel est mort en 1994 dans un accident de voiture. Depuis longtemps préparé au pouvoir par son père, il devait succéder à Hafez el-Assad. Dès lors, portraits et statues furent les objets d'un culte de la personnalité organisé par l'Etat dans le but d'élever Bassel au rang du héros-martyr national.

rappeler que le nationalisme arabe syrien est souvent évoqué à travers ses idéologues des années quarante<sup>17</sup> (Aflaq, Arsûrî, Bîtâr), ceux-là même qui sont à l'origine de la création du Parti Ba'th. Le combat de Sultan est bien antérieur. Il est donc un des pionniers de la cause nationale, créant une rupture dans l'histoire de la secte druze<sup>18</sup> : il fut l'artisan d'une relative « union druze<sup>19</sup> » sur un modèle dépassant les clivages communautaires, plaçant ainsi le groupe dans des enjeux territoriaux extra-régionaux. Cette action lui a permis de demeurer le personnage charismatique des Druzes de Syrie (le *zaim*<sup>20</sup> druze) et une personnalité reconnue de stature internationale comme la visite du président égyptien Kamal Abdel Nasser à Sweida en 1960 en témoigne (planche photographique n° 2).

En 1982, quand Sultan meurt, c'est d'abord en tant que représentant de la cause nationale, reconnu par l'ensemble des Syriens et toute une partie du monde arabe, qu'il est célébré. A ses obsèques, on compte des personnalités telle que : Walid Jumblatt, Yasser Arafat ou Afez el-Assad. Ainsi, spontanément, de toute la Syrie, des habitants firent le déplacement, afin de rendre hommage au personnage pour son œuvre nationale. La mort de Sultan Bacha el-Attrach a marqué les esprits par la solennité des funérailles nationales, qui soulignent son importance : ce jour là, en souvenir, sa dépouille fut hélicoptérée dans le ciel de Damas durant plusieurs heures.

### **c. Contrôle de l'Etat : ingérence et violence pour l'appropriation d'un symbole**

La mort du chef ouvre une période trouble dans la province druze de Sweida et c'est un évènement imprévu qui va redonner de la profondeur à cet épisode et le placer au centre d'enjeux politiques et d'affrontements entre le régime et la région.

Dès 1983, le jour anniversaire de sa mort, se réunirent spontanément à Sweida des centaines de jeunes druzes de la montagne ayant déserté les écoles<sup>21</sup>, ainsi que des personnalités locales fidèles à son souvenir. Ils accompagnèrent les membres de la famille Attrach issus de sa lignée, pour une commémoration « sauvage », non autorisée, jusqu'à Al-Qrayya, le village familial. Cette année-là, son fils Mansour<sup>22</sup> avait lancé un appel aux personnalités locales pour un rassemblement à la mémoire de son père - Mansour se posait ainsi comme le successeur naturel de son père. Pourtant, c'est une commémoration traditionnelle et restreinte qu'avait souhaitée Mansour, à laquelle se seraient rendues les familles druzes souhaitant rendre hommage à la mémoire de Sultan. Il semble avoir négligé cependant l'importance symbolique que représentait son père pour l'ensemble de la communauté, jeunesse comprise. C'est toute une jeunesse frustrée, qui ne se reconnaissait pas

---

<sup>17</sup> CARRE O., 1980 : « Le mouvement idéologique ba'thiste », in : *La Syrie d'aujourd'hui*, Sous la direction d'A. Raymond, Editions du CNRS, Paris, p. 185 à p. 219.

<sup>18</sup> Il est le premier leader druze à inscrire la destinée de la communauté druze dans le dessein national.

<sup>19</sup> Nous lui préférons les guillemets car historiquement Sultan a dû faire face à des oppositions internes : lors de la révolte arabe de 1925-1927, certaines familles étaient restées fidèles aux Français ; en 1947, la famille Abu Assali, à la tête du mouvement populiste, s'opposa farouchement à Sultan.

<sup>20</sup> Le *zaim* est le chef, le leader. Au Djebel, seules certaines familles peuvent prétendre à la *za'âma*. La lignée des Attrach possède toutes les caractéristiques pour porter cette charge. *Beyt* Attrach d'Al-Qrayya incarne depuis la période de Sultan ce pouvoir sur la communauté, dont I. Rivoal définit ainsi deux principes de base : « un héritage généalogique et une réalisation personnelle dans la société villageoise et en dehors » (p. 111). RIVOAL I., 2000 : op. cit.

<sup>21</sup> Cette journée n'était pas un jour férié.

<sup>22</sup> Mansour, diplômé de droit à la Sorbonne dans les années 1940, est un ba'thiste de la première heure de la génération d'Hafez el-Assad et de Moustapha Tlass. Né en 1925, il entre au parti et devient un membre actif et influent. Lors de la révolution ba'thiste de 1963, il occupe de hautes fonctions dans l'appareil politique, notamment comme membre du commandement nationale pan-arabe du Parti Ba'th (Direction Nationale). Il est nommé membre de l'organe exécutif (le Conseil Présidentiel), composé de cinq membres, du gouvernement de Salah Bitar. Il représente avec ce dernier la Vieille Garde du parti. Suite au coup d'état du néo-ba'th de 1966, il fut emprisonné. Depuis, il joue un rôle d'indépendant critique et a refusé de nombreuses fonctions dans l'appareil étatique.

Planche photographique n° 2 : Sultan el-Attrach, une envergure politique nationale



(Clichés : Roussel C., 2003)

Vue n° 1 : la place "Sultan" à Sweida sous l'oeil d'Hafez el-Assad au fronton du "sérail", ex-palais du gouverneur sous le Mandat français, transformé en centre du pouvoir provincial



Vue n° 2 : portrait de Sultan el-Attrach



Vue n° 3 : la visite du président égyptien, Kamel Abdel Nasser à Sweida en 1960



en un Etat oppresseur lui refusant tout avenir, qui déserta les écoles pour se rendre à Al-Qrayya, défiant ainsi l'interdiction de rassemblement et de manifestation.

La réaction de Damas fut alors violente, la répression visait à empêcher un tel rassemblement. Entre 1984 et 1987, des heurts se sont produites dans la région mettant aux prises les manifestants et les forces de l'ordre, représentantes musclées d'un régime autoritaire refusant tout rassemblement non officiellement reconnu et non autorisé. C'est la spontanéité du rassemblement qui s'avérait dangereux pour le régime. Devenu incontrôlable, car échappant même au contrôle des élites locales traditionnelles, il reflétait au grand jour le refus de la politique du régime et contrariait fortement les autorités. La date anniversaire de la mort du chef druze était d'ailleurs devenue le prétexte du mécontentement de la jeunesse contestataire.

De tel rassemblements dans cette province druze ne pouvaient être tolérés<sup>23</sup>. Les risques d'explosion étaient d'autant plus nombreux pour le régime, qu'il sortait, à cette époque, d'une difficile confrontation avec les mouvements islamistes, qu'il devait faire face à une dure crise économique, qu'il était impliqué dans le conflit libanais et que des tensions politiques internes (tentative de prise de pouvoir de Rifaat el-Assad) fragilisaient son assise. La crise économique et les manifestations populaires<sup>24</sup> pouvaient, dans ce contexte instable, tourner rapidement à l'émeute, risquant d'ébranler le pouvoir d'Hafez el-Assad<sup>25</sup>.

La mort de Sultan Bacha el-Attrach, symbole de la lutte pour l'unité nationale de son vivant, fut le point principal de focalisation des divergences politiques entre certains représentants druzes, les éléments contestataires du groupe et les responsables du gouvernement de Damas, ainsi que le point de cristallisation du mécontentement communautaire durant cette décennie quatre-vingt. Sa mort allait se retrouver au centre des enjeux territoriaux et politiques régionaux dans cette Syrie si rigide du président Assad.

#### **d. Sultan, un symbole entre lutte nationale et identité communautaire**

La politique d'Assad, toujours à la recherche du contrôle territorial national, a souvent associé propagande et répression. Les représentations mettant en scène l'ancien président avec Sultan, dans le but de valoriser son œuvre nationale, sont encore visibles dans la région et dans l'ensemble du pays, comme en témoigne les campagnes d'affichage régulières lors de la fête de l'indépendance<sup>26</sup>. D'icône nationale, officialisée par le régime, l'image de Sultan risquait de devenir un symbole de la contestation druze comme principal référent identitaire. A l'inverse, le régime a toujours cherché à s'appropriier les héros locaux, comme base de sa légitimité régionale.

---

<sup>23</sup> Dès l'arrivée du Ba'th au pouvoir dans les années soixante, les Druzes se retrouvent en conflit avec les représentants de la communauté alaouite depuis à la tête du pays, les menaçant directement en se présentant comme des concurrents sérieux au contrôle de l'appareil étatique ; les Druzes sont écartée des règnes du pouvoir, dès 1966, avec l'éviction des généraux druzes des postes décisionnels stratégiques (cf. épisode du coup d'Etat orchestré par Salim Hatoum en mars 1966, qui marque l'écartement progressif des Druzes). VAN DAM N., 1979, *The Struggle for Power in Syria. Sectarism, Regionalism and Tribalism in Politics*, 1961-1978. Croom Helm LTD Publishers, London, 147 p.

<sup>24</sup> Une manifestation à Sweida est restée célèbre : les manifestants avaient attaché au bras de la statue d'Hafez, qui se trouve au centre de la ville, un pot de *sammé* (graisse alimentaire) pour protester contre les pénuries de produits de première nécessité qui faisaient défaut en Syrie au paroxysme de la crise (1986).

<sup>25</sup> L'agitation, énergiquement réprimée, dans la petite ville druze de Shahba (Nord de Sweida) en 1987, suite au rassemblement lors de la mort du vieux chef druze, est à appréhender à la lumière de ce contexte tendu et instable.

<sup>26</sup> En 2004 par exemple, une affiche a été éditée pour commémorer l'indépendance du pays : elle représentait plusieurs combattants de la cause nationale dont Sultan el-Attrach sur son cheval et Saleh el-Ali, un Alaouite de Sheikh Bader révolté lui aussi contre le Mandat français. Nous n'avons pas pu photographier cette affiche qui ornait les administrations et les postes militaires.

Dès son accession au pouvoir, Assad avait cherché à s'approprier l'image de Sultan, le « combattant national », que la propagande alimentait. C'est dans cette logique qu'une nouvelle place des Attrach a été réaménagée à Sweida avec l'ancienne statue équestre de Sultan au centre<sup>27</sup> (planche photographique n° 2). Cette image cherche à symboliser officiellement Sultan, comme « le guerrier de la liberté et de la cause nationale face à l'opresseur colonialiste », Assad se présentant sur le même plan dans son combat contre Israël. Une grande fresque murale à Sweida cherche ainsi à légitimer le combat national du président Assad en utilisant l'image symbole de Sultan et même de Saladin<sup>28</sup> dans une mise en scène pseudo historique : cette fresque (planche photographique n° 3) fait l'apologie du combat national en plaçant sur le même plan chronologique le combat de Saladin devant le dôme du rocher lors de la reprise de Jérusalem sur les troupes franques, celui de Sultan contre la puissance coloniale (élevé au rang de héros arabe) et enfin Assad dans une bataille contre l'ennemi sioniste, certainement durant la guerre de libération de 1973. Il est le dernier personnage de la fresque qui se lit de gauche à droite dans le sens des événements historiques : il se place ainsi comme le dépositaire du combat pour la nation arabe, comme l'acteur principal du dernier acte d'une trilogie qui aurait débuté au XII<sup>e</sup> siècle.

Dans la Syrie d'Assad, le jeu des symboles est important : tout lieu<sup>29</sup>, personnage ou événement historique peut être l'objet d'une interprétation servant à occuper l'espace politique ainsi que l'esprit des habitants. Dans le Djebel druze, le président Assad est à la recherche de légitimité et c'est par l'appropriation des lieux et des images locales que le pouvoir cherche à imposer sa domination. L'image du plus populaire des Druzes de Syrie est donc un excellent moyen pour occuper cet espace.

Il est intéressant de constater qu'Assad se comporte comme lors d'une conquête territoriale, cherchant la légitimité avant tout, conscient que les appartenances communautaires et les pouvoirs claniques représentent un réel danger pour la cohésion du pays et la stabilité de son régime. L'appartenance d'Assad à la communauté alaouite le place dans une position d'illégitimité, qu'il cherchera toujours à dissimuler derrière son nationalisme exacerbé (vainqueur de la guerre de 1973, reprise de Qunaytra la martyre sur l'ennemi sioniste, vengeur de la cause et de l'honneur arabe ...). Il est en effet courant d'observer, dans l'histoire politique du Moyen-Orient, cette caractéristique propre aux nouveaux conquérants, qui cherchent tous à s'inscrire dans une sorte de continuité historique ou à la suite d'événements importants ayant précédé leur arrivée, afin de légitimer la conquête : Alexandre n'est-il pas devenu pharaon suite à sa conquête de l'Égypte ? Les Mamelouks et les Ottomans n'ont-ils pas rénové et fait construire mausolées de saints et mosquées dans les villes conquises ? L'instrumentalisation politique de la mort de Sultan était donc un enjeu qui ne pouvait et ne devait pas échapper au pouvoir car l'image de Sultan

---

<sup>27</sup> La statue de Sultan à Sweida a été édifiée après la chute de Chichâkli dans les années 1950 à une époque où les Druzes de Syrie avaient une forte influence sur la scène politique syrienne. Cette statue n'a pas été démontée par le pouvoir ba'athiste qui n'a pas voulu s'attaquer à ce symbole communautaire. Par contre, il a toujours œuvré pour se réapproprier le symbole. La mise en scène du régime qui a réaménagé toute la place, à coup de renfort de portraits du président, en témoigne.

<sup>28</sup> M. Ababsa écrit au sujet de cette thématique classique de la statuaire syrienne : « Dans les années 1990, des statues commencèrent à représenter des héros arabes : la première fut celle de Salah al Din, érigée devant la citadelle de Damas à l'occasion du référendum de 1991 » (p. 289). ABABSA M., 2004 : *Idéologies et territoires dans un front pionnier : Raqqa et le projet de l'Euphrate en Jazira syrienne*. Thèse de doctorat de géographie, sous la direction de P. Signoles, Université de Tours, 561 p.

<sup>29</sup> El-Kafer et Mazraa sont les deux lieux des victoires de l'armée de Sultan sur les Troupes Françaises du Levant en 1925. Ce sont deux hauts-lieux symboles du combat nationaliste de Sultan que la famille Assad a cherché à valoriser et à en incarner les valeurs. Pour cela, des monuments furent érigés sur les lieux respectifs de ces batailles dans les années 1970 ; des portraits géants d'Assad et de son fils Bachar accueillent le visiteur et des plaques commémoratives remercient le président pour la construction des édifices.

Planche photographique n° 3 : La fresque de Saladin, Sultan el-Attrach et Hafez el-Assad à Sweida



(Clichés : Roussel C., 2001)

risquait dorénavant d'être utilisée comme un symbole de la contestation communautaire druze envers un régime oppresseur.

Toute la mise en scène du régime (le président comme héritier de l'œuvre nationaliste inaugurée par Sultan) était évidemment remise en cause par les événements contestataires dans la région druze où Sultan devenait l'élément mobilisateur. Dans l'esprit des Druzes, la récupération de l'image de Sultan posait problème, comme l'indique cet extrait d'entretien :

« Encore aujourd'hui, Sultan, notre chef charismatique, ne peut être associé au président syrien. Le petit « tour de passe-passe », visant à placer les deux hommes sur une même temporalité chronologique, ne peut être accepté, car les vieux notables druzes de la génération de Sultan sont largement les aînés du chef de l'Etat. Dans le Djebel, seul son fils Mansour pouvait être considéré comme le dépositaire de l'œuvre de Sultan ».

(Entretien avec Wissam, étudiant druze, Al-Qrayya, avril 2000).

C'est bien malgré lui cependant, que Mansour incarnait, aux yeux du plus grand nombre, la position de leader de la communauté druze de Syrie : la contestation de la rue se cherchait un meneur et Damas le considérait comme l'instigateur des troubles, le responsable de l'agitation régionale. Sa vie fut même menacée début 1988 par un attentat, attribué aux services secrets de renseignements syriens. Il semble évident, à l'époque des troubles, qu'il aurait bénéficié d'un large soutien d'une partie des notables druzes et de la jeunesse s'il avait cherché à incarner le mouvement d'opposition au régime d'Assad. Fidèle à l'idéologie nationale, qu'il partageait avec son père, il refusa ce rôle de chef communautaire, dans cette atmosphère de conflit ouvert avec Damas. Conscient des risques qu'il aurait fait courir à sa communauté et ne désirant pas replonger la région dans la violence comme en 1954<sup>30</sup>, Mansour chercha alors le compromis.

#### **e. A la recherche d'un compromis : le jeu des symboles**

La capacité de soulèvement de la région poussa aussi certainement le président de l'époque à rechercher une solution politique plutôt que répressive. D'après Mansour, le gouvernement aurait voulu annuler purement la commémoration. Mais la célébration de la mort du leader druze ne pouvait être supprimée sans risquer le renforcement de l'agitation communautaire et le repli identitaire des Druzes dans leur fief montagneux, qui deviendrait alors incontrôlable, risquant alors de créer une déchirure entre le pouvoir central et une partie des élites politiques de cette province ainsi que de sa jeunesse. Le régime cherchait à éviter que l'image de Sultan soit utilisée comme un symbole de sa contestation : l'Etat devait pour cela trouver un moyen de confiscation.

En 1987, afin d'éviter un conflit, Mansour et le président Assad cherchèrent une solution, qui déboucha sur le compromis suivant : le régime accepte la tenue de la commémoration de Sultan mais impose que la date soit reportée au 17 avril, jour de la fête de l'indépendance (*aiid el istiqlal*), en échange de quoi l'Etat syrien s'engage à élever un mausolée à sa mémoire. C'est l'unique concession qu'avait obtenu Mansour mais nous verrons qu'elle est importante. Le contrat était donc clair : la commémoration, qui glorifiait jusqu'ici un personnage régional aux dépens du président, intégrait un cadre national par un second « tour de passe-passe » temporel, rendant l'évènement facilement récupérable par Damas ; en échange, un lieu de sépulture digne de l'envergure du personnage fut commencé à être érigé par l'Etat à Al-Qrayya. Ainsi, pour le pouvoir, le double enjeu spatio-temporel était

---

<sup>30</sup> Rappelons que 1954 est l'année de l'intervention armée à Sweida. En révolte contre le régime de Chichâkli, les Druzes payèrent par le sang leur opposition au dictateur.

réglé : le souvenir de Sultan réintérait la sphère nationale et la commémoration entre dans le programme officiel de l'Etat lors des festivités de l'*aïid*, avec présence du Parti et manifestations diverses d'allégeance des corporations et syndicats organisées par le régime, les notables régionaux se pliant aux volontés du régime (planche photographique n° 4).

Enfin l'Etat interdit la reproduction et la vente du portrait photographique de Sultan. Il est pourtant présent dans toutes les *madafeh*-s de la montagne, aux côtés des responsables religieux dépositaires de la religion (planche photographique n° 1). C'est devenu le signe de reconnaissance du groupe en Syrie et en Jordanie (il est sur les murs des salles de réception des villages druzes du nord syrien (région d'Alep) et des banlieues de Damas investies par la communauté (Jeramana, Sayhnaya). En cherchant à confisquer ce symbole identitaire, l'Etat semble aujourd'hui l'avoir renforcé.

Ainsi, dans la Syrie contemporaine, les symboles et les images jouent un rôle important en politique. Une personnalité historique régionale, un haut-lieu historique ou même un événement peuvent être facilement utilisés à des fins de domination et devenir des objets de conflits avec les populations locales que l'on cherche à déposséder.

### **3. Contre-pouvoir : les « espaces » de résistance**

En modifiant la date de la commémoration de Sultan, le risque de récupération identitaire à des fins politiques par l'opposition régionale semblait donc s'éloigner. Cependant, il est intéressant et primordial d'analyser les perceptions et les discours des habitants de la région et des membres de la famille Attrach d'Al-Qrayya pour reconsidérer l'événement. En tant qu'acteurs locaux, ils ont modifié peu à peu ce diktat pour mieux se réappropriier la commémoration de leur chef charismatique. Nous allons l'analyser à travers trois exemples, qui sont autant d'éléments hautement symboliques : la date elle-même, le mausolée et la photographie de Sultan.

#### **a. Les commémorations annuelles du 17 avril : la réappropriation des symboles confisqués**

Le changement de date de la commémoration est perçu par de nombreux habitants druzes comme la contrainte la plus humiliante du compromis avec l'Etat. Il est vrai que la date anniversaire était le 26 mars et donc il parut important de continuer de célébrer sa mémoire le jour réel de sa mort : la famille Attrach ainsi que les celles fidèles à Sultan (notamment les familles de ses anciens lieutenants et combattants) ont longtemps souhaité se recueillir dans la clandestinité, l'Etat ayant cherché à les déposséder de cette date anniversaire. La commémoration du 26 mars se fait donc depuis dans le cadre privé familial.

Mais pour Mansour, « il faut voir plus loin » qu'une simple dépossession. C'est surtout dit-il,

« [...] le moyen de conserver le souvenir de Sultan dans l'histoire du pays et d'ancrer l'œuvre de mon père dans celle du mouvement pour la liberté et l'indépendance à l'échelle nationale. La date du 17 avril, jour de la fête de l'indépendance est une chance pour la mémoire de mon père : ainsi, on ne l'oubliera pas ». (Entretien avec Mansour, fils aîné de Sultan, Al-Qrayya, propos recueillis le 4 juillet 2002).

Mansour retourne donc l'argument de la simple soumission à l'Etat et de la dépossession de l'événement, pour en faire un moyen de pérenniser la mémoire de Sultan. Finalement l'arrangement devient acceptable car l'histoire nationaliste qu'incarne son père peut

s'exprimer pleinement le jour de l'anniversaire de l'indépendance du pays (planche photographique n° 4).

Planche photographique n° 4 : La commémoration de la mort de Sultan el-Attrach  
(17 avril 2000) à Al-Qrayya



Vue n° 1 : arrivée des notables druzes à Al-Qrayya



*(Clichés : Roussel C., 2000)*

Vue n° 2 : officialisation de la cérémonie par la présence de symboles ba'histes et le portrait d'Hafez el-Assad



Vue n° 3 : visite des représentants du gouvernement aux notables druzes

## b. Le mausolée inachevé

Le conflit pour le mausolée est caractéristique des enjeux nés après la mort de Sultan. Dans la Syrie d'Assad, seul le président doit être glorifié. Toute exception à la règle concerne des personnages fictifs représentant des attributs de l'idéologie ba'thiste dont le régime a besoin pour se légitimer (la statue du paysan<sup>31</sup> à Damas par exemple) ou bien des personnages historiques mis en scène dans le même but (Saladin, qui possède sa statue équestre devant la citadelle de Damas, Harun el Rachid à Raqqa<sup>32</sup>, *shaykh* Saleh el-Ali<sup>33</sup> ... tous réunis derrière leur œuvre nationaliste et unificatrice). La statue de Sultan, qui trône devant les représentations du pouvoir dans la ville de Sweida (centre du gouvernorat, maison du gouverneur et centre de la police régionale) participe au même objectif (planche photographique n° 2). Ici, c'est bien le nationalisme officiel que l'on glorifie et non pas l'homme, qui malgré sa contribution à l'idée nationale et à l'ouverture de la voie vers l'indépendance, reste pour la plupart des Druzes de Syrie le chef de la communauté et le symbole de la lutte du groupe pour la préservation de son identité.

Mais pour Mansour, le mausolée est avant tout le moyen de préserver la mémoire de l'ensemble de la génération de son père et de tous les combattants nationaux des années 1920. Le mausolée ne sera pas qu'une tombe mais également un musée, conçu comme un lieu de mémoire en l'honneur de tous les Syriens tombés pour le pays. Telle est l'idée de Mansour. Ainsi ce dernier refuse toute vocation communautaire à ce monument et en fait un lieu ouvert. N'étant pas à l'origine du projet mais devant le financer, l'Etat tenta de se réapproprier ce lieu en proposant l'application sur le mausolée d'une plaque remerciant le président pour la construction du bâtiment. Mansour la refusa et la construction du mausolée fut suspendue faute d'approvisionnement en financement pourtant promis. Mansour, toujours actif et indépendant vis à vis du régime, resta très rigide sur ce principe. L'Etat s'était engagé sur le financement et la construction du mausolée, mais Mansour en refusait la confiscation. Depuis la succession de Bachar, à la tête de l'Etat, les travaux ont repris à l'extérieur : la pause d'un nouveau plaquage de basalte est visible sur la planche photographique n° 5. Cependant, le monument commencé dans les années 1980 reste actuellement inachevé.

## c. L'image interdite

Toujours interdit à la reproduction et à la vente par le régime, le portrait photographique de Sultan représente le symbole de l'insoumission et de la fierté des Druzes : c'est lui qui incarne certainement le plus, l'identité druze syrienne. En interdire sa diffusion atteste de l'importance qu'ils accordent à cette « icône » et de la volonté du pouvoir de contrôler son image. Lors de la cérémonie de commémoration de sa mort en 2000, l'Etat, omniprésent par les écoliers en uniforme, les représentants du Ba'th et les syndicats de travailleurs de la région, avait « submergé » la place d'Al-Qrayya, où se tient la célébration, de portraits du président Assad et de slogans à la gloire du régime (planche photographique n° 4). La tombe de Sultan était surmontée d'un portrait d'Assad avec à ses côtés un portrait du

<sup>31</sup> Au sujet de cette rhétorique de l'idéologie ba'thiste à travers la statuaire, M. Ababsa note : « Puis la Nation syrienne fut représentée par des ouvriers et des paysans en action. Ce sont des œuvres toujours figuratives, directement lisibles, et n'appelant le spectateur à aucun travail d'abstraction ou de réflexion » (p. 289). ABABSA M., 2004 : op. cit.

<sup>32</sup> Ayant pour but de renouer avec un passé prestigieux. ABABSA M., 2004 : op. cit.

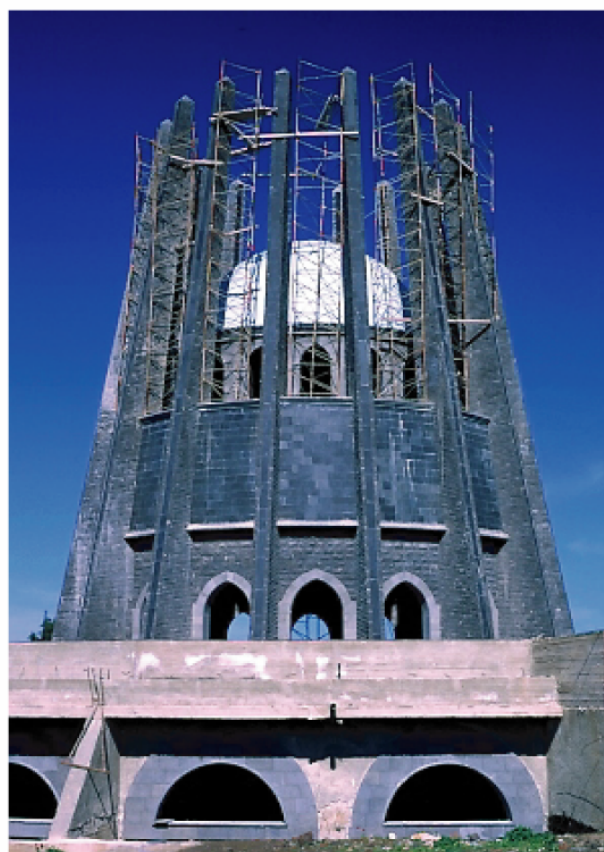
<sup>33</sup> « Contrairement à la plupart des villes de Syrie, ce n'est pas la statue du Président Assad qui accueille les visiteurs à Sheikh Bader, mais celle du cheikh Saleh Ali, le « premier révolutionnaire syrien », selon l'histoire officielle. Un mausolée à sa gloire, dans un style moins ostentatoire que celui de Basel El Assad à Qardâha, fut élevé sur une colline surplombant la ville » (p. 495). En 1919, une révolte anti-française éclata dont l'instigateur était Saleh el-Ali. BALANCHE F., 2000, *Les Alaouïtes, l'espace et le pouvoir dans la région côtière syrienne : une intégration nationale ambiguë*. Thèse de Doctorat, Université de Tours, 751 p.

Planche photographique n° 5 : Le mausolée de Sultan el-Attach à Al-Qrayya



Vue n° 1 : mausolée de Sultan en 2000

*(Clichés : Roussel C., 2000 & 2003)*



Vue n° 2 : mausolée de Sultan en 2003



défunt, que la famille avait placé. Les proches ont dû « céder pour le portrait du président »<sup>34</sup> placé sur la tombe de Sultan, attribut principal du processus d'appropriation de la cérémonie par Damas (planche photographique n° 6). Cependant, en 2002, le portrait de Sultan avait disparu, laissant place à un poster de Bachar, successeur de son père décédé en juin 2000. Pour Mansour, il n'était pas question de faire figurer son père à côté du jeune président : ils ne s'étaient jamais connus, n'appartenant pas à la même génération. Dans ce cas, le refus de faire figurer Sultan à côté de Bachar est clair : empêcher l'image de son père d'être instrumentalisée par le régime et Bachar se présenter comme un héritier du nationalisme légitimé par sa simple présence à côté d'un de ses symboles.

La bataille pour l'image de Sultan est intéressante puisqu'elle met en lumière les conflits en cours entre certains acteurs régionaux et les instances du pouvoir national. Le jeu imposition-détournement semble montrer la capacité de réactions de certains de ces acteurs locaux qui déjouent les règles dictées par l'Etat pour se réapproprier des symboles identitaires confisqués par le régime. C'est d'ailleurs sur le terrain même du nationalisme que ces acteurs locaux cherchent à devancer l'Etat : à l'intérieur de la communauté, certains utilisent habilement cette image de communauté rebelle de laquelle ils tirent leur capital politique, alors qu'en même temps le héros nationaliste Sultan permet d'affirmer leur identité dans une perspective d'intégration nationale. Ils doivent cependant rester maîtres de la fabrication de cette image, l'Etat cherchant à leur imposer la sienne<sup>35</sup>.

## Conclusion :

L'exemple de la commémoration de la mort de Sultan est singulier mais révélateur des rapports qui peuvent émerger au sein d'un Etat totalitaire entre des élites locales et les représentants du pouvoir central. Cet exemple est particulièrement intéressant car il montre qu'un régime, que l'on présente souvent comme total, sans compromis, peut aussi avoir recours à des procédés politiques plus subtils que ceux véhiculés par les idées reçues. Cependant ces joutes et oppositions dans le registre du symbolique ne doivent pas toutefois faire croire qu'il existe une opposition druze organisée au régime syrien. Au contraire, la marge de manœuvre politique de la communauté druze est faible en Syrie comme dans les autres pays où elle est présente. Leur faiblesse numérique explique en partie ce fait. Un soutien indéfectible au régime est donc l'unique position de la plupart des élites druzes qui souhaitent maintenir le dialogue, garantir la reconnaissance et l'autonomie religieuse et s'insérer dans les réseaux du pouvoir politique<sup>36</sup>.

Actuellement au Moyen-Orient, les Druzes<sup>37</sup> ne cherchent pas le rapport de force<sup>38</sup> dans les Etats au sein desquels ils s'intègrent. C'est pourquoi, il n'y a pas de rapports dans le domaine politique entre Druzes libanais, syriens ou jordaniens, pas plus que de revendications

---

<sup>34</sup> Commentaire d'Hassan, petit-fils de Sultan.

<sup>35</sup> « C'est pour cela que la dimension symbolique (...) est à la fois un enjeu et un instrument de pouvoir : celui qui manipule les symboles peut manipuler les processus d'identification, et peut influencer sur la construction du groupe qui légitime l'exercice de ce pouvoir » (p. 2). MONNET J., 1998 : « La symbolique des lieux : pour une géographie des relations entre espace, pouvoir et identité », *Cybergéo*, n° 56, 9 p.

<sup>36</sup> FIRRO K., 1988 : « The Druze in and between Syria, Lebanon and Israel », in : *Esman M. and Rabinovitch I. ( eds ) : Ethnicity, Pluralism and the State in the Middle East*, Ithaca-Londres, Cornell University Press, p. 185/197.

<sup>37</sup> « Doit-on considérer que le rapport des minorités avec l'Etat moderne se caractérise soit par leur volonté de lui faire obstacle, soit, au contraire, par leur tentative de la manipuler ou de le contrôler ? » (p. 194). JAMOUS R., 1999 : « Migration et parenté : à propos des Nubiens d'Egypte », *L'Homme*, n° 149, p. 193-202.

<sup>38</sup> Suite au découpage colonial de la Grande Syrie en quatre Etats et aux indépendances qui en suivirent, les diverses communautés nationales ont dû faire plus attention à leurs intérêts propres à l'intérieur de chaque pays, qu'à penser à des aventures politiques dangereuses pour leur existence de type régionalistes.

Planche photographique n° 6 : La tombe de Sultan el-Attrach et son instrumentalisation  
par le régime de Hafez el-Assad (17 avril 2000)



Vue n° 1 : portraits de Hafez el-Assad et de Sultan el-Attrach sur la tombe de Sultan



Vue n° 2 : les shaykh-s druzes se recueillent sur la tombe de Sultan



Vue n° 3 : prière des shaykh-s druzes en mémoire à Sultan

(Clichés : Roussel C., 2000)

régionalistes ou indépendantistes. Les groupes jouent à l'inverse le jeu du nationalisme (Syrie), du loyalisme (Jordanie) ou du sionisme<sup>39</sup> (Israël) pour ne pas se compromettre. Au Liban, le contexte est différent, car l'Etat a conservé une constitution communautaire. En préconisant la loyauté à l'égard des structures d'autorité dans lesquelles ils sont insérés<sup>40</sup>, les sous-groupes sont un exemple de communauté sans unité spatiale et où les diverses composantes ont des destins radicalement différents<sup>41</sup>. Les rapports entre eux existent, certes, mais dans des sphères sociales (comme la famille) ou religieuses et où la mobilité joue un rôle essentiel.

Ce rapide éclairage sur le contexte socio-politique de la communauté aide à comprendre pourquoi les élites druzes syriennes ont tant besoin du soutien du régime et ne peuvent remettre en question le mode de traitement que ce dernier applique à leur province. Il permet de comprendre également pourquoi les élites druzes ne se désolidarisent pas de l'œuvre nationaliste de Sultan. Les faits d'armes anti-coloniaux du grand leader druze restent le meilleur moyen de légitimer l'appartenance de la communauté à la nation. Aucun Druze ne le conteste. Sultan est ainsi un héritage communautaire non négligeable dans la stratégie d'intégration de la communauté druze<sup>42</sup>.

D'un côté, des faits historiques<sup>43</sup> peuvent être utilisés par des éléments contestataires de la société druze comme des référents communautaires favorisant la cohésion. De l'autre, ces mêmes faits seront également brandis lors de stratégies plus intégrationnistes, afin d'assurer la pérennité, la cohésion et l'avenir de la communauté au sein de l'Etat-nation. Et en même temps, ils peuvent faire l'objet d'une stratégie d'accaparement par l'Etat dont le but est de les instrumentaliser à son profit et d'utiliser cette construction historique à des fins hégémoniques, provoquant des résistances au sein même de la famille du défunt qui en refuse la confiscation. S'approprier des symboles, être maître des discours sur l'histoire et de l'écriture du passé, c'est contrôler à la fois le temps et l'espace. Voilà l'enjeu qui nous a semblé être au cœur des conflits générés par la mort de Sultan.

---

<sup>39</sup> BEN DOR G., 1973 : « The Military in the Politics of Integration and Innovation : The Case of the Druze Minority in Israel », *Asian and African Studies* 9, n° 3, p. 339-369.

<sup>40</sup> « Les Druzes n'ont donc aucun programme ou projet politique commun. Leur souci principal semble se cristalliser autour de la sauvegarde des acquis de chaque groupe dans son pays » (p. 443). ABU CHACRA I., 1992 : *Les relations inter-Druzes (libano-syro-israéliens)*. Thèse de doctorat, Université de Paris VII, 485 p.

<sup>41</sup> L'unité se réalise dans le domaine spirituel comme le montre l'ouvrage d'I. Rivoal. RIVOAL I., 2000 : op. cit.

<sup>42</sup> Affirmer cet attachement à la nation par ce moyen ne remet pas en cause notre analyse sur le conflit pour la récupération et le contrôle de l'image de Sultan. Ce qui importe c'est de rester maître de la production de cette image (car celui qui manipule les symboles peut manipuler les processus d'identification, et possède un puissant instrument de pouvoir). C'est ce qu'a refusé sa propre famille.

<sup>43</sup> Nous pensons surtout au combat de Sultan Bacha el-Attrach qui est tour à tour utilisé comme l'élément de fierté et de cohésion du groupe (leader communautaire) ou bien comme passeport d'entrée dans la nation arabe, en avançant son idéologie nationaliste et anti-coloniale (leader national de la Grande Révolution de 1925).